

colie à la pensée de la catastrophe où devait sombrer en même temps que la famille royale, souvent inférieure à son rôle, mais animée sans cesse d'un ardent désir du bien dont les résultats ne répondirent pas toujours à ses efforts, cette société frivole, sensible, enthousiaste, aveugle, souvent égoïste et cruelle, mais qui n'en donnait pas moins à la postérité, en 1789, un bel exemple de désintéressement et qui, lorsque sonnèrent les heures du danger et de la tourmente révolutionnaire, montait à l'échafaud sans faiblir, à l'exemple de son Roi et de sa Reine.

M. de Nolhac a éprouvé et ressenti un peu de cette tristesse et le ton de son récit en porte la marque. Aussi l'une des qualités du livre de *Marie-Antoinette*, sur laquelle selon moi, l'on n'a pas suffisamment insisté, c'est l'absence complète d'injustes préférences et de déclamations systématiques. L'historien a su sans s'armer d'une sévérité outrée de moraliste ou d'une indulgence complaisante d'hyperboliste, conserver à son narré un accent véridique et *quod raro!* un ton respectueux en face d'un des plus cruels bouleversements sociaux qui furent jamais. Beaucoup d'annalistes n'ont pas gardé une aussi remarquable réserve.

## IX

Dernièrement enfin, sous le titre de *Paysages de France et d'Italie* (13), M. de Nolhac nous a donné des vers exquis

---

(13) Paris, Lemerre 1894.